

POUCETTE

Les Vraies Jeunes Filles

roman

nrf

GALLIMARD



Les Vraies Jeunes Filles

POUCETTE

Les Vraies Jeunes Filles

roman

The logo for the publisher NRF (Nouveau Roman Français) is a stylized, cursive script of the letters 'nrf' enclosed within a thin, curved line that forms a partial circle at the bottom.

GALLIMARD

5, rue Sébastien-Bottin, Paris VII^e

7^e édition

Extrait de la publication

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage
vingt-cinq exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-
Navarre, dont vingt numérotés de 1 à 20, et cinq,
hors commerce, marqués de A à E.*

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris la Russie.

Copyright by Librairie Gallimard, 1955.

CHAPITRE I

Ce train n'arrivera jamais, ce train n'arrivera jamais, ce train n'arrivera jamais, ... cette phrase accompagnait le rythme du train, accompagnait mon cœur qui battait le train de vitesse, au fur et à mesure que nous approchions de Paris. Au petit matin des premières journées d'octobre, la campagne de Paris qui cerne un grand enchevêtrement de rails, mendie déjà à la capitale un peu de sa lumière artificielle. *Paris by night.* J'allais connaître Paris, mais au petit matin dans le rapide Côte-d'Azur retour (pour moi c'était un aller), Paris ne m'était encore que sa campagne. La Côte d'Azur avec ma ville natale — qui en est la perle, disent les prospectus : *La vie est belle l'été à Cannes* — je la fuyais. Je m'en évadais, le soleil, les bars, la plage PONTICH, le volley-ball, le lycée, la rue d'Antibes l'hiver et la Croisette l'été, et la famille; Adieu... Sur une digue, une ombre qui était

un homme et son chien et une angoisse orgueilleuse qui était des paroles... *Ce train n'arrivera jamais, ce train n'arrivera jamais...* « Dis, c'est ça, le ciel de Paris ! », il défilait immobile, immobile sur un train fou, « un train broyeur d'espace ». L'image me fit sourire. L'homme en face, me sourit... Je haussai les épaules avec mauvaise humeur. Il figea son sourire, cet homme, il n'avait pas cessé durant toute la nuit, les yeux fermés sur un rêve obscène (obscène était un mot qui m'obsédait alors), de m'agacer à petits « coups de pied fatigués qui s'égarèrent ». Bataille de pieds qui m'avait tenue éveillée et énervée... Moi aussi les yeux fermés sur mon rêve, je le giflais royalement comme une reine gifla un valet malotru, je savais pourtant que je n'aurais jamais osé gifler un homme. Quel courage ! Un jour, une amie à moi gifla un homme, c'était dans un bar rempli de gens à la mine bien élevée. Ce fut comme un coup de tonnerre (un éclair inattendu, mais sans le bruit) qui aurait pétrifié une foule insouciant, avec en plus pour chacun une honte profonde, comme si chaque homme fût « le giflé » et chaque femme la « gifleuse ». Et celui-là qui me souriait encore comme s'il n'avait cessé d'espérer. Cette volonté contre l'évidence peut-être est-ce ce qui nous fait céder ? Peut-être ? Ce jour-là je ne pouvais

céder qu'à Paris et Paris prenait tellement de formes, trop, que je ne savais plus à quoi je céderais. Pourtant j'avais tant préparé ce premier contact. A quelques minutes de Paris, je m'embrouillais. Un mythe. Ce train ne se lasse pas d'arriver. Chaque grincement de roue m'arrêtait le cœur, déjà prête à me lever, à descendre la valise. Le train continuait, peut-être un peu moins vite.

Paris, cette petite maison tranquille, ces prés verts mais sales ? La fumée...

[*]
**

La fumée tapissait les murs, le café coulait dans les verres, café au lait à vingt francs, *soit cinq francs pour le pourboire du garçon.*

J'étais plus que joyeuse, à l'impératif, un ordre qui s'imposait à tout le monde. « Le petit bruit de l'œuf dur, vous l'entendez et aussitôt, vous le mangez, il est désormais charmant le petit bruit de l'œuf dur »... Un petit air de fête dans la tête, ça n'engage à rien. Un grand nègre se retourna, un sourire comme un éblouissement. Moi, un sourire poli et tranchant net : « Restons-en là ». Le garçon me rendit la monnaie, un garçon avec un tablier gris et sale, un travailleur du robinet, de la graisse sucrée des fonds de verres. Et « un café noir », et

« un demi bien tassé », poésie des bars à bon marché, bars de Paris... « Garçon, l'addition. » « Et l'addition au cinq. » Poésie des restaurants grecs du quartier latin où la viande qui « vieillit » finit dans des boulettes pomme purée au prix imbattable de cent vingt-cinq francs.

J'ai cédé à tout, à tous les coups, je me suis précipitée sur mon plaisir. Je l'ai gavé et ébloui, je n'ai pu encore l'écœurer. Je me suis gavée des plaisirs inconnus à bon marché, des plaisirs insolites cachés aux provinciaux, bars et croissants chauds, cafés crèmes et quais aux soirs froids qui vous tirent des éblouissements. Halles en pull-over avec une saucisse frite à deux heures de liberté du matin. Odeur de fatigue au quatrième étage, encore un et j'y suis. Chambre à fleurs rongées par les murs qui reprennent leur droit sur le papier. Et au fond ce lavabo eau chaude eau froide où l'eau froide seule coule, et le bidet sur un trépied ridicule.

« Un air de nuit de bruit de Paris », vite on se jette dans le lit avec un bâillement lourd de sommeil heureux... Mais ce soir-là, soir au petit matin de trois heures, le sommeil ne vint pas. J'étais comme évanouie de fatigue, mais les yeux fixes restaient ouverts sur le plafond où les ombres des phares de voitures et l'enseigne de l'hôtel jouaient le film de mes souvenirs. Une nostalgie qu'on

ne peut bercer qu'avec les ombres. J'ai mal à la tête... et puis qu'ils m'aient laissée partir c'est à peine croyable. A dix-huit ans... d'habitude, jamais à dix-huit ans... même à vingt ans, ils font déjà des tas d'histoires. Au fond, ils sont bien braves. Les hôteliers aussi. Ils s'en fichent... Les parents croient qu'ils me surveillent... Chacun son business. Il faut toujours avoir des compllicités en haut lieu, toujours... Des amis, les filles des amis. L'ami du père. Pas le genre de l'hôtelier. Un énervement comme un désir d'images saugrenues. Elles n'apparaissent pas, ou alors elles sont remplies de trop de honte, des obscénités qu'on n'arrive pas à rendre obscènes... Déjà si loin. Pourtant son visage est encore tout près et il n'y a qu'à fermer les yeux et un souffle, une brise. Comme un tic, des lèvres se contractent sur d'invisibles lèvres, trop jeunes et ignorantes. Nos lèvres nous ont trahis, trahi notre désir. Nous étions tapis contre un mur, moi le dos au mur, c'était vers le Palm-Beach d'où venait une musique frénétique sud-américaine, le dos collé au mur, et lui sur moi de tout son poids, de tout son désir. Ce jeune visage dont je ne voyais que les yeux, et il était si beau à ce moment. Si beau et si maladroit. Notre imagination s'arrêtait à des gestes qu'il était fier d'oser et dont je ne cessais de m'étonner. Je m'étonnais de ce plaisir. Plai-

sir défendu. J'étais un fruit et lui une bouche, un fruit amer et des dents de loup, de jeune loup. Il aurait pu m'étouffer tant il me serrait. C'est alors que sa main comme une tenaille aveugle avait saisi un sein. Une douleur, qui blessa sa lèvre inférieure, je le mordis — un douloureux cri de haine, de dégoût, une nausée pour ce garçon stupéfait au bout de son imagination, ce garçon qui n'avait plus rien à espérer parce qu'il croyait avoir tout possédé, parce qu'il ne pouvait, ne savait aller plus loin. Au bout de son plaisir, il s'en échappait inconsciemment par un geste de brutalité, un geste venu du fin fond de sa conscience inconsciente et moi réveillée, honteuse avec autour de moi les mêmes bruits et un ciel vide pour le regard qui fuyait. Nous nous sommes séparés, très vite, lui sans doute soulagé et moi écœurée. J'ai pleuré cette nuit-là, longtemps, j'ai pleuré sur un chagrin pour l'enterrer.

Noyer son chagrin dans les larmes et plus tard, quand on n'a plus de larmes, le noyer dans l'alcool... Serai-je un jour alcoolique ? Il y a si longtemps que je n'ai pleuré. Ce garçon, s'il avait eu un autre âge, que me serait-il arrivé ? Serait-ce arrivé ?... Je n'aurais pu l'éviter, je n'aurais pas voulu l'éviter, je me souviens bien, il n'y avait plus alors de mémoire, d'éducation, de pudeur. Pudeur ? L'étrange mot pour une

femme, je ne suis pas une femme, pas encore, pas encore. En moi une inconnue sifflait sur l'air des lampions : « pas encore », « pas encore », « pas encore ». Mais ce souvenir je le poursuivais au delà de la vérité, comme s'il ne m'eût jamais brutalement pincé. Un souvenir qui ne l'était plus poursuivait son désir, chaque nuit, aussi longtemps que je ne l'aurai satisfait... Je suis trop maigre et je n'ai pas de poitrine... Je sautai du lit, me débarrassai d'un pyjama trop grand et devant le grand miroir de l'armoire je m'inquiétai, m'angoissai, jusqu'à ce que je sentisse un frisson, une peur du froid qui me précipitât au lit. Je suis trop maigre... et je pleurai.

*
**

Je pleurais, je le sentais à cette larme qui traçait doucement un filet humide sur ma joue, une humidité qui brouillait les objets familiers comme si tout un monde, venu non pas du rêve — je me disais, je me répétais : je ne rêve pas, non, je ne rêve pas — mais d'un lointain passé peut-être oublié, mais soigneusement entretenu dans le fond d'un inconscient, voulait se mirer dans cette larme. Cette larme était un monde : un paysage, un paysage marin, plus précisément encore c'était une digue, peut-être même la

digue du port de Cannes, je ne pouvais le distinguer tant un personnage singulier sollicitait mon attention.

Je me voyais comme un acteur peut se regarder jouer sur un écran de cinéma, je me voyais avançant vers cet homme immobile tout au bout de la digue, et chose étrange, malgré le grand éloignement de l'homme, ce que seul je pouvais distinguer de lui, c'était son visage. Cet homme avait le visage des masques inconnus et détournés : c'est-à-dire qu'il détournait les origines de leur peur. Il faut donc voir un jeune homme laid comme un diable : donc infiniment plus beau qu'un dieu.

Il pleuvait, mais n'est-ce pas parce que je voyais tout à travers les larmes que je pensais qu'il pleuvait ? Soudain, sans que j'aie à marcher, comme transportée mais sans aucune sensation de mouvement, je me trouvais en face de l'homme et bien qu'il ne me dît point son nom, je sus qu'il s'appelait *Arquelinos*. Il dit :

« En ce temps-là, il faut que vous le sachiez, l'humanité était tout autre... » A peine eut-il commencé à parler que je me trouvai transportée dans cette humanité pré-diluvienne dont il allait longuement, je le savais déjà en toute certitude, longuement me parler...

Il me dit qu'à cette époque, juste à cette

époque dans laquelle il m'introduisait, Noé sur cette même digue demandait au roi du ciel Nuage-Noir, la main de sa fille, la future reine des cieux Blanche-Neige, afin, prétendait Noé, de sceller d'un pacte éternel l'amitié du ciel et de la terre.

Les yeux de Noé ne pouvaient cacher ni ses mensonges ni sa convoitise : il voulait ni plus ni moins, par ce mariage, s'emparer du ciel pour asservir la terre. Nuage-Noir refusa donc avec beaucoup de mépris. Et très désagréablement impressionné par la demande de Noé, le roi du ciel s'alita, non sans avertir sa fille d'avoir à se méfier des agissements de Noé.

C'était lui dire, telles sont les filles devant les avertissements paternels, d'aller tout droit succomber dans les bras de Noé. Ce qu'elle fit le soir même. Quelle avalanche déclencha cette union ! Une partie du monde mourut étouffée. La neige partout tombait en flots de froid : les surplus d'amour de Noé et de Blanche-Neige, les milliards d'enfants perdus d'une impossible union, l'avortement immédiat et fantastique de la reine froide.

Nuage-Noir en mourut sur l'heure de saisissement. Noé en profita pour épouser aussitôt Blanche-Neige, devenant ainsi, possesseur de cette arme formidable que sont les éléments du ciel qu'il pouvait désormais

déchaîner sur la terre. Il mit l'humanité en servage, se faisant remettre chaque année à une date fixe qu'on nomma Noël (primitivement Noëlle : de « Elle », pour Noé) les plus belles filles de la terre. Vous voyez, en ce temps-là, Noël était pour l'humanité la fête de la mort et du froid et non celle de la Nativité et de la joie.

Maître du ciel et de la terre, quelques jours plus tard, Noé rassembla tout le peuple des hommes pour leur tenir ce langage. (Tenir un langage c'est mettre sur la langue des vivants les mots du dictionnaire des morts.)

« Cette nuit, alors qu'avec Blanche-Neige ma femme, nous contemplions familièrement le ciel et interrogions les étoiles, un Etre très grand et beau nous apparût, resplendissant de lumière infinie : « Noé, dit-il, tu es roi des cieux parce que le plus sage, et ta femme est reine des cieux parce que la plus belle, et ton fils sera le futur roi de cette terre puisqu'il est le fils du roi de la terre et de la reine des cieux. Dis à ton peuple que je vous suis apparu, moi, roi des rois, roi des étoiles et de tout ce qui vit et ne vit pas, de ce qui a vécu et qui vivra, dis que Dieu est venu auquel tout doit obéir, car celui qui ne m'obéira pas mourra dans d'atroces souffrances — éternellement. »

« Mourir éternellement dans d'atroces souffrances » était tout à fait nouveau pour

tous ces gens. Aussi, dès que Noé se tut, une grande frayeur s'abattit sur le peuple. « Il faut adorer Dieu », insista Noé. Tous se regardèrent, nul ne savait ce que c'était qu'adorer Dieu. Noé expliqua : « Dieu ordonne par ma voix de croire à sa souveraineté absolue, il vous engage à la respecter »...

Il ajouta :

« Et Dieu éclairera les ténèbres.

« Priez donc, mes frères. Priez ! »

Tous se mirent à genoux, sauf un seul homme qui ne put y croire. Il apostropha Noé en ces termes, que l'histoire officielle ne retint pas, paroles qui auraient changé la face du monde si l'autre ne l'avait déjà gagnée. Voici ce que dit cet homme unique.

« Les paroles de Noé sont les larmes de nos lendemains. Si vous ne voulez que sur la terre s'installe le règne de la peur, je vous somme de ne point croire à ces paroles maudites. Noé ne peut vous libérer que de la liberté. La prison commencera dans vos cœurs, vous ne pourrez même plus croire à la vie. Vous ne préparez plus que la mort... Noé vous berce dans l'espoir d'un autre monde mais il pourrit celui-là, si aujourd'hui vous le suivez, demain vos enfants qui ne pourront plus croire à cet incroyable, demain vos enfants s'enliseront dans les dédales d'une science aussi fausse qu'inutile... »

Il y eut un mouvement dans la foule, un mouvement contradictoire, car serré contre une fille, un « traître » (en ce temps-là : prêtre disciple de Noé) la déshabillait. Une partie de l'humanité avait les yeux fixés sur la fille que l'homme déshabillait, à chaque voile qui tombait la foule poussait un grand cri de joie, comme à une corrida espagnole, à chaque passe du torero...

La fille s'appelait *Phrynée* naturellement, et était belle, puisqu'elle s'appelait *Phrynée*, d'autant plus belle qu'elle était plus nue... *Cette mise à nu par les célibataires mêmes* fut la cause de ce que la plus grande partie du discours de l'homme ne fut pas entendue.

La foule n'était plus qu'un immense hurlement de désir, tous voulaient la fille. Mais Noé sut encore une fois retourner les événements en sa faveur. Il déclara aussitôt que Dieu défendait à l'homme et à la femme de se convoiter autrement que liés à vie l'un et l'autre par la grâce de son ministère. Sur le moment, tous furent satisfaits. *Phrynée* échappait ainsi aux voisins. Tous applaudirent...

Pour parfaire sa victoire, Noé déclara que cette femme qui se laissait dénuder par les « *célibataires mâles* » aux yeux des époux mariés, devait être châtiée et jugée... On la châtia d'abord, on l'inquisitionna, on la

POUCETTE

LES VRAIES JEUNES FILLES

Une jeune fille, Cally, quitte sa ville natale, Cannes, afin de poursuivre ses études à Paris. Elle a le désir de mener une vie exaltante. Ce désir se traduit naturellement dans la recherche d'un homme fort, avec lequel Cally voudrait vivre un grand amour.

Décidée à "tout conquérir", elle arrive à Saint-Germain-des-Prés, celui d'aujourd'hui, qui n'est plus celui de naguère, et où l'on relève maint signe de décadence.

Cally rencontre tour à tour un jeune homme faible et oisif, Jacky, un danseur de be-bop, Michel, un homme de quarante ans qui lui révèle l'amour, monsieur Robert, et un jeune ivrogne occasionnel, le grand Charles. Autour de ces personnages se noue un drame inspiré d'un fait divers récent : un jeune homme tue son camarade d'un coup de bouteille asséné sur la tête.

Mais le dénouement ne sera pas celui du fait divers. Il se situera à Cannes, au cours d'un violent orage ("un déluge") dont un rêve, au début du livre, donne la clef.

Roman d'une débutante, mais d'une pensée et d'une écriture également fermes, *Les Vraies Jeunes Filles* traduit le conflit qui, dans une jeune fille oppose sa nature de femme à son désir de puissance. Cette œuvre est aussi un témoignage lucide sur la jeunesse d'aujourd'hui; témoignage d'autant plus précieux qu'il est apporté par une très jeune fille.



Poucette est née le 19 novembre 1933 à Paris. C'est un peintre déjà renommé, qui a fait trois expositions. Les Vraies Jeunes Filles est son premier livre.